

## *Jobson Paradis, peintre de Saint-Eustache*

Certains lieux, choyés par la nature, ont de tous temps inspiré les artistes. Les villages de Barbizon et de Pont-Aven, par exemple, occupent une place prépondérante dans l'histoire de la peinture française, ayant attiré de nombreux peintres qui y ont tenu de bien informelles «écoles». Au Québec, certaines régions ont aussi été célébrées par les peintres d'ici. Le pays de Charlevoix demeure, depuis de nombreuses décennies, le lieu privilégié de l'art québécois. L'Île d'Orléans a été fréquentée, au cours des années 1930 et 1940 par une légion de peintres importants, à la suite de A. Y. Jackson.

Saint-Eustache a été, lui aussi, un de ces lieux qui demeurent inscrits dans l'histoire de l'art. Les peintres Maurice Cullen et William Brymner y ont tenu leur atelier, durant plusieurs années. On conserve d'eux de nombreuses vues de Saint-Eustache, dont une toile du moulin Légaré<sup>1</sup>. Marc-Aurèle Fortin, le peintre de Sainte-Rose, a souvent illustré les vieilles maisons de Saint-Eustache dans ses tableaux<sup>2</sup>. Certains racontent même qu'il aurait habité quelques temps le haut du village, dans une maison située au coin des rues Saint-Eustache et de la Forge<sup>3</sup>.

Un autre peintre aujourd'hui moins connu, Jobson Paradis, a aussi œuvré à Saint-Eustache. Son importance découle surtout de son rôle de professeur des beaux-arts, par lequel il a formé toute une génération d'artistes dont les noms nous sont plus familiers, tels Edmond Massicotte, Frédéric Coburn, Alfred Laliberté, Marc-Aurèle Fortin et Adrien Hébert<sup>4</sup>. De 1907 jusqu'à sa mort, survenue en 1926, sa maison d'été était située sur le chemin de la Rivière-Sud, aujourd'hui la rue Boileau à Saint-Eustache.

### *Jobson Paradis, peintre et professeur*

Jobson Paradis naît en 1871 à Saint-Jean-sur-Richelieu<sup>5</sup>. Après ses études classiques à l'Université d'Ottawa, il obtient une maîtrise ès arts de l'Université Notre-Dame, en Indiana. Séjour obligé de tout artiste de son temps, il part ensuite pour Paris. En 1892, il entre à l'atelier de Gérôme à l'École des Beaux-Arts de Paris. De 1895 à 1898, on le retrouve comme copiste au Musée du Louvre, perfectionnant sa technique en recopiant les œuvres des grands maîtres. C'est à Paris qu'il épouse une Française nommée Éliisa Perrot.

### *Jobson Paradis, peintre de Saint-Eustache*

De retour d'Europe, il enseigne quatre ans à son Alma Mater l'Université Notre-Dame, puis se fixe à Montréal en 1903. Il devient dès cette année professeur au Conseil des Arts et Manufactures de Montréal, poste qu'il conserve jusqu'en 1913. C'est durant ces années d'enseignement qu'il acquiert sa petite maison de Saint-Eustache, soit en 1907, et qu'il commence à fréquenter la région à tous les étés.

De 1905 à 1924, il participe régulièrement aux expositions de l'Art Association of Montreal, qui deviendra plus tard le Musée des Beaux-Arts. En 1907 et en 1910, il expose aussi ses œuvres à la Royal Canadian Academy à Ottawa. Au milieu des années 1910, il accepte un poste de traducteur à Ottawa. Il meurt de tuberculose en 1926, dans un sanatorium de Guelph, en Ontario.

Le Musée du Québec conserve de lui plusieurs œuvres, principalement des fusains et des sanguines représentant des scènes de rues. Peu d'œuvres à l'huile nous sont aujourd'hui connues de sa main, à part le *Paysage d'Arthabaska* du Musée du Québec et quelques tableaux de Saint-Eustache, aux Archives nationales du Canada à Ottawa.

Alfred Laliberté accorde à Jobson Paradis de grandes qualités humaines: «raffinement, délicatesse, courtoisie, culture intellectuelle, sincérité»<sup>6</sup>. Mais on sent dans son propos qu'il trouvait Paradis trop académique, qu'il copiait trop fidèlement la nature.

### *Son atelier de Saint-Eustache*

L'atelier qu'établit Paradis à Saint-Eustache correspond aux lots 54 et 55 du cadastre du Village de Saint-Eustache. Ce terrain est situé sur la rue Boileau, anciennement le chemin Rivière Sud, au bord de la rivière du Chêne, entre la rue Judd et la Terrasse Louise.

Tous les emplacements bordant cette rue Boileau, à partir de la rue Féré, ont été subdivisés d'une terre concédée en 1741 à Pierre Collin<sup>7</sup>. C'est entre 1803 et 1810 que le propriétaire de cette terre, Jean Baulnes, effectue ce lotissement<sup>8</sup>.

En septembre 1907, Jobson Paradis achète les lots 54 et 55 d'une dame Champagne<sup>9</sup>, Selon le témoignage de sa fille Wanda Paradis, les élèves du peintre viennent à tous les étés dans la petite

*Jobson Paradis, peintre de Saint-Eustache*

maison au bord de la rivière pour pratiquer leur art<sup>10</sup>. L'atelier se transforme donc annuellement en une école des beaux-arts.



La maison de Jobson Paradis, sur la rue Boileau, démolie en 1995.

Photo MGV, septembre 1994.

Les Archives nationales du Canada, à Ottawa, conservent quelques tableaux peints par Paradis à Saint-Eustache, dont le Petit-Moulin, l'église et la maison Barbe sur le chemin Rivière-Sud, probablement tous exécutés dans les années 1910.

Lorsque Paradis meurt en 1926, c'est sa fille qui hérite de la petite maison sur le bord de la rivière. Cet héritage est confirmé par le notaire<sup>11</sup> en avril 1927. Pour le reste de sa vie, celle-ci perpétue le souvenir de son père en occupant l'atelier du bord de la rivière du Chêne tous les étés.

Après sa mort, la maison devient la proie des vandales et est incendiée à plusieurs reprises. Elle est finalement démolie durant l'été 1995, sur ordre du Service des incendies.

### *Jobson Paradis, peintre de Saint-Eustache*

Paradis racontait à ses amis que son rêve était d'avoir un jour son nom dans un dictionnaire<sup>12</sup>. Malheureusement, on ne conserve ici aucun souvenir même de son nom. Il est dommage qu'aucune rue ni aucun site de Saint-Eustache ne vienne rappeler les peintres qui ont œuvré ici, soit Jobson Paradis, William Brymner, Maurice Cullen ou Marc-Aurèle Fortin. Cette injustice devrait être corrigée. Alfred Laliberté ne souhaitait-il pas, parlant de Jobson Paradis «que dans sa tombe, il voit qu'il n'est pas tout à fait oublié par les hommes qui ont essayé comme lui de faire beau pour la postérité»<sup>13</sup>?



La rivière du Chêne, à l'arrière de l'atelier de Jobson Paradis.

Un paysage que Paradis a longtemps contemplé.

Photo MGV, septembre 1994.

### *Notes*

- <sup>1</sup> Braide, Janet, William Brymner, 1855-1925, *aperçu rétrospectif de l'artiste*, Kingston, Queen's University, 1979.
- <sup>2</sup> Deux de ses toiles de maisons de Saint-Eustache sont reproduites aux pages 71 et 72 de l'ouvrage *Marc-Aurèle Fortin* par Jacques de Roussan, Laprairie, Éditions Marcel Broquet, 19H2, collection Signatures.
- <sup>3</sup> Cette affirmation, issue de la tradition orale, n'a pu être vérifiée. Un biographe du peintre, ainsi que le conservateur du Musée Marc-Aurèle Fortin à Montréal n'ont pas retracé de preuve formelle de sa résidence à Saint-Eustache.

- <sup>4</sup> Laliberté, Alfred, *Les artistes de mon temps*, Montréal, Éditions du Boréal, 1986, passim.
- <sup>5</sup> Il existe deux sources principales quant à la vie de Jobson Paradis. Tout d'abord Les artistes de mon temps d'Alfred Laliberté, déjà cité. Il donne aux pages 116 à 118 une biographie succincte de la vie de Paradis et de son travail de professeur. Une toile de l'artiste, au Musée du Québec, y est reproduite. L'information de Laliberté est de première main, puisqu'il avait été l'élève de Paradis. La seconde source est le Peintres et écrivains d'hier et aujourd'hui d'Albert Laberge, édité privément à Montréal en 1938. L'auteur nous donne une biographie de Paradis aux pages 57 à 59. Laberge est très élogieux de Paradis, alors que Laliberté est beaucoup plus critique quant à son talent.
- <sup>6</sup> Laliberté, Alfred, *op. cit.*, page 117.
- <sup>7</sup> Archives nationales du Québec à Montréal, greffe Charles-François Coron, minute 1102, 21 juin 1741, Concession à Pierre Collin.
- <sup>8</sup> Grignon, Claude-Henri, «La terre de Jean-Olivier Chénier», dans *La Revue des Deux-Montagnes*, numéro 1, juin 1995, page 64.
- <sup>9</sup> Cour Supérieure, district judiciaire de Terrebonne, greffe Georges-N. Fauteux, minute 7423, 4 septembre 1907, Vente de dame D. Champagne à Jobson Paradis.
- <sup>10</sup> Témoignage recueilli dans les années 1980 par madame Jocelyne F. Trudeau, alors infirmière au C.L.S.C. Jean-Olivier Chénier.
- <sup>11</sup> Bureau de la Publicité des droits du comté de Deux-Montagnes, acte enregistré sous le numéro 43260, notaire Lionel Joron, minute 11858, 5 avril 1927, Transmission par hérédité de feu Jobson Paradis à sa fille Wanda Paradis.
- <sup>12</sup> Laliberté, Alfred, *op. cit.*, page 117.
- <sup>13</sup> *Ibid.*, page 118.